Kursaal

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 15

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-204982

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

solide, aux épaules carrées, au torse puissant et élégant à la fois, à la jambe bien prise ; un vrai modèle d'académie.

Le docteur s'avance, le palpe, l'ausculte et s'écarte en grommelant :

— Mais il est sain comme une cloche, ce bougre-là.

Alors l'un des examinateurs s'adressant au jeune homme :

— Qu'est-ce que vous avez donc ?

Et la recrue de répondre tout bas, en rougissant comme une fillette :

— Je suis myope.

D'UNE SEULE PIÈCE

Un jeune paysan, gros et gras, débordant de santé et de gaieté, se présente l'autre jour accompagné de sa fiancée, dans un magasin de bijouterie, à l'effet d'y choisir des anneaux de mariage.

Le bijoutier se voit obligé, pour satisfaire son client, de prendre la plus grande alliance de son assortiment et de l'agrandir encore.

Il le fait séance tenante et il explique au paysan, qui a l'air de s'y intéresser beaucoup, le fonctionnement de son outil spécial.

Il lui fait comprendre que ce procédé d'agrandissement ne peut se faire aux alliances qui sont faites d'un fil recourbé et soudé, car, sous l'effort de l'outil, l'anneau risquerait de s'ouvrir au point soudé.

Il saisit cette occasion pour faire valoir que ses alliances sont fabriquées d'une seule pièce, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucun joint et que, par conséquent, elles peuvent supporter une certaine extension sans aucun risque.

— Bon ! bon ! riposta le paysan, cela me fait bien plaisir ! Nous pourrons donc toujours manger à notre faim sans risquer de faire sauter nos alliances !

PETITS TRUCS AMUSANTS

Un brûle-tout original. — Prenez un bout de bougie de 3 cm. de longueur ; enfoncez-y dans l'extrémité opposée où devra brûler la mèche, un clou à forte tête, dont il faudra d'ailleurs calculer la grosseur, de manière à ce que l'appareil plongé dans l'eau, cette sorte de lest maintienne le bout de bougie immergé jusque tout près de son bord supérieur. Cela fait, vous pouvez allumer votre bougie, puis la placer dans un verre d'eau, comme vous pourriez le faire dans un bougeoir ordinaire, avec la certitude qu'elle y brûlera jusqu'à l'extinction complète de la mèche.

Un chêne dans un verre d'eau. — Traversez par un fil solide, dans le sens de son grand axe, un gland de chêne ramassé dans la forêt. Assujettissez ensuite ce fil en travers d'un verre rempli d'eau, de façon que le gland flotte à la surface du liquide, sans pouvoir toutefois s'y promener. Attendez et observez. Bientôt il se formera une radicelle qui s'allongera vers le le fond ; puis la partie supérieure de la graine s'ouvrira et il en jaillira une petite tige garnie de deux feuilles délicates et tendres, laquelle grandira et prendra de la force. On pourra alors planter en terre.

L'oiseau en cage. — Découpez un disque de carton mince, du diamètre d'une pièce de 1 franc ; sur l'une des faces dessinez un oiseau, sur l'autre une cage. De chaque côté et sur le bord de ce disque, vous attacherez un cordon, de manière qu'en roulant les deux cordons entre les doigts, le disque tourne facilement, alors le double dessin des deux faces paraîtra unique et représentera un oiseau en cage.

Les pots de communion.

Extrait du registre des baptêmes d'Yvonand, année 1752 :

« Ci-devant on se servait de pots pour la communion ; l'honorable commune a fait faire des semesses ou vases pour cet usage, comme plus décentes ; les deux ont coûté à Lausanne chez maître Jaques Thouvenin huit écus blancs et trois batz et demi. Et l'on a commencé à s'en servir pour la première fois à la communion de Pasques, deuxième d'avril 1752.

NB. — La nouvelle version des Psaumes et des Cantiques furent introduits le jour de la dédicace de l'église, 15 décembre 1748. »

Crédulité. — Une ménagère reçoit la visite d'un garçon d'auberge qui lui apporte dix litres de vin.

Elle cherche quelques sous pour le pourboire et, ne les trouvant pas, débouche à la hâte une des bouteilles apportées :

— Tenez, mon ami, buvez un verre de vin, ça vous fera du bien !

— Vous croyez ça, vous ? fait le garçon avec une grimace.

Pour amuser petits et grands.

Le colin-maillard a la baguette. — Le Colin-Maillard à la baguette peut aisément se jouer dans un salon.

Le Colin-Maillard, les yeux couverts d'un bandeau bien appliqué, se place au milieu du salon ; on lui donne à tenir une longue baguette. Tous les joueurs font cercle autour de lui, se tiennent par la main en chantant un refrain de ronde. Quand le refrain est fini, on s'arrête, et le Colin-Maillard, étendant sa baguette, la dirige au hasard vers une personne, qui est obligée de prendre par le bout qu'on lui présente. Alors le Colin-Maillard fait trois cris, qu'elle est forcée de répéter sur le même ton. Si elle ne sait pas contrefaire sa voix, elle est devinée, et prend la place du Colin-Maillard, sinon le jeu continue par un autre tour de ronde, et ainsi de suite.

Un menu d'anthropophages.

Un journaliste, égaré au milieu d'une peuplade anthropophage, prit part à un festin donné par le chef de la tribu.

En voici le menu :

POTAGE

Soupe aux petits os d'enfant.

ENTRÉES

Pieds de jeune femme à la sauce blanche.
Nez de nègre sauce tomate.

ROTIS

Mollets de jeune fille à la broche.
Cuisse d'un roi ennemi aux pommes.

DESSERTS

Yeux de femme brune à la crème.
Lèvres de vierge au sucre.

VINS ET LIQUEURS

Sang humain, vieux et nouveau.

Le **Kursaal** ne désemplit pas. C'est naturel ; il y a chaque semaine des attractions nouvelles, parmi les plus remarquables de celles que l'on applaudit dans les « théâtres de Variétés ».

Au cinématographe, vues nouvelles également, chaque semaine ; vues des plus nettes et des plus intéressantes. Aussi, le soir venu, prend-on tout naturellement le chemin de Bel-Air.

*

Une très intéressante **exposition de peinture** est actuellement ouverte à la Cité, dans le bâtiment de l'ancienne Académie. Un jeune peintre, déjà fort avantageusement connu, M. Samuel Rochat, a groupé là ses dernières œuvres, dont plusieurs sont vraiment remarquables et témoignent d'un tempérament très original.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

---

de parchemin, à la tranche rouge, dont les feuilles jaunies fleuraient la poussière des siècles trépassés, tout ce que j'ai jamais su, tout ce qu'il me faut savoir. On les explique, dit-on, dans les universités, on en disséque la lettre ; j'aime mieux en respirer l'esprit sous les arbres et au bord des tombes de mon Cloître. C'est sous le ciel, ou à la clarté d'une lampe funéraire, qu'il faut méditer Job, Isaïe, Dante, Pascal, Shakespeare ; c'est sur ma colonne brisée, où se lit encore le nom de Victoire, qu'on doit ouvrir ces grands livres, au texte mystérieux et redoutable comme la mort.

II

C'est ainsi que je rendais habitable et ornais de belles pensées ce qu'on pourrait appeler l'écueil où j'avais été jeté par la tempête. La terre des morts l'isolait plus complètement que la mer profonde. Alors, quand j'eus bâti à mon âme une belle demeure, toute frissonnante de lumière et d'harmonies pieuses, au pied d'un clocher qui se dressait comme un doigt pour me montrer le ciel, mon île me devint intolérable ! Ma chère cellule me parut une prison, la solitude n'était plus pour moi qu'isolement. J'entrais dans ma dix-huitième année. Mes anciennes énergies, un moment contenues et s'évaporant en rêveries, s'agitaient de nouveau, voulaient se faire jour coûte que coûte, se traduire en paroles, en actes... J'avais soif du visage humain. Comment vous dire ? Je me faisais l'effet d'un homme inutile, d'un membre mort de la société. Certes, je n'étais point un oisif ; je tenais de mon père quelques prés, des morceaux de vigne, que je ne laissais pas en friche, même lorsque la mort de mon oncle me rendit toute ma liberté. L'été, pendant les gros travaux, mes aspirations douloureuses étaient amorties par la fatigue ; mais dès que les longues soirées d'automne commençaient, j'avais une angoisse terrible ; je me sentais coupable de fautes que j'ignorais ; je soupirais après des joies que je n'aurais même pas su nommer, mais que je sentais dans l'air, qui devaient rire et pétiller là-bas, en ville, comme une flamme claire. J'entendais dans l'ombre comme un concert lointain de voix inconnues, qui semblaient m'inviter, me solliciter doucement ; puis tout se brouillait, se perdait dans un sanglot. Oui, je pleurais, tout seul, de rien, de tout. Mes rêves eux-mêmes étaient douloureux, j'y percevais et peut-être j'y prononçais des paroles que j'oubliais au réveil ou qui n'avaient plus de sens pour moi. J'ouvrais les bras, je voulais crier, appeler... je ne savais qui ; demander... mais quoi ? Je ne savais qu'une chose, c'est qu'il me fallait sortir, aller là-bas, vers les autres hommes. C'était une faim plus terrible que celle qui chasse le loup du bois. Le moment n'était pas trop défavorable : certains camarades d'école, avec lesquels j'avais passé ma première communion et que je voyais quelquefois, au hasard des rencontres dans les travaux de la campagne, me plaisantaient un peu lourdement, mais sans malveillance, de ma sauvagerie. Ils m'invitaient dans des bals champêtres, ils voulaient me servir de parrains dans une de ces sociétés dites de la « Jeunesse », comme on en voit encore dans certaines villes romandes. Je me laissais faire ; je fus de tout ce qu'on voulut ; faute de savoir danser, je regardais la danse. Je pris place dans des cortèges folâtres, où de grands garçons masqués, barbouillés de suie ou de lie, sautaient et poussaient des cris sauvages, pendant les fêtes de l'an, et allaient de porte en porte mendier impérieusement des œufs et des saucisses : « Pour la Jeunesse, s'il vous plaît ! » On bourrait de poudre, jusqu'à la gueule, des pétards et des mortiers, à chaque nouveau mariage, où la Jeunesse portait la santé des époux en faisant un vacarme horrible de brocs, de verres et de toute la mousqueterie de Lucifer. Tout ce bruit me cassait le tympan, mais je fus héroïque, par peur d'être taxé d'original.

J'aimais mieux cependant les veillées, les soirs d'été, sous les portes à larges voûtes que surmontent sur la rue des écussons bizarres ; c'est là que les familles aiment à se réunir, au frais ; on est chez soi et l'on voit passer le monde ; on s'interpelle d'une porte à l'autre, on se fait de courtes visites.

(*A suivre.*)